

Il savait ce que ce geste signifiait. Posséder une larve de terre, c'était rester accroché aux traditions ancestrales. Fermer les yeux au présent et à l'avenir aussi. Pourtant il s'imaginait mal quittant l'école et courant les bois en récitant, les soirs au clair de lune, des incantations magiques devant le feu qui lèche l'air et les bûches de ses mille langues vives. (p. 57)

Mais quand son père, à court d'argent, lui réclame la pépite pour la vendre, Jean décide, malgré la nuit, et la tempête de neige qui fait rage, d'aller porter la *Pierre d'or* au vieillard qui vit isolé dans la forêt, écoeuré par les concessions de la jeune génération. La suite est palpitante, émouvante, spectaculaire, même, avec son sauvetage en hélicoptère, « l'oiseau de fer ». Cette nouvelle est d'ailleurs la plus achevée du recueil ; le récit est serré et les éléments symboliques y sont habilement intégrés grâce à l'intermédiaire idéal que constitue le langage fleuri du grand-père. Nadia Ghalem a-t-elle été influencée par Yves Thériault ? C'est possible, mais je crois plutôt qu'elle parle, en faisant des transpositions que permet la littérature, de problèmes humains dont elle a d'abord une connaissance qui n'a rien de livresque.

Cela me paraît encore plus évident dans la nouvelle intitulée *Le recommencement*. Comme Marilù Mallet, Nadia Ghalem vient d'un pays du Sud et parle des pénibles débuts des immigrants au Québec. Marcia, la jeune Chilienne des *Compagnons de l'horloge-pointeuse*, suivait des cours du soir. Mourad l'Algérien fait de même. C'est là qu'il rencontre Louise, une Québécoise. Ils s'éprennent l'un de l'autre. Mais Mourad n'est pas heureux. Pas à cause du froid et de la neige, comme le Karim de Diane-Monique Daviau. Il n'en parle même pas. Le Québec, pour lui, c'est la froideur des gens. « Toujours la même indifférence blasée ». C'est un certain racisme, la dureté d'un employeur ; c'est l'emploi abrutissant. C'est aussi une jeunesse dont il ne comprend pas les plaisirs. « Mourad voyait circuler les capsules chimiques comme si chacune d'entre elles était un explosif miniature ». (p. 33). La marijuana, l'acide. Une autre sorte de neige. Mourad se décourage, il est tenté de tout laisser tomber et de retourner en Algérie. Mais Louise ? Ils se déchirent. Il est loin, le soleil...

Reconnaisances

de Roland Bourneuf

(Éditions Parallèles)

Reconnaisances, de Roland Bourneuf, est composé de très courts textes dont le ton pourrait être comparé à l'attention extrême du médium en transe qui s'applique à transmettre le plus fidèlement possible les messages qu'il capte et qui se présentent à lui comme des énigmes. Par leur imagerie, par leurs titres (*Geste*, *Le souverain*, *Fanfare*, *Cortège*), ils rappellent les *Illuminations*. Par leur hiératisme onirique, ils font aussi penser aux tableaux de Delvaux, de Magritte, de Giorgio de Chirico. L'irrationnel règne dans ces visions semblables à des rêves qu'on aurait scrupuleusement notés pour les analyser. Le narrateur, qui est parfois un narrateur-acteur, ne semble pas comprendre ce qu'il relate. Le monde qu'il perçoit lui paraît flou, vaporeux. C'est « l'empire du vague », « l'époque du gris ». Cette indétermination est un trait essentiel de l'oeuvre, un thème en soi. Les scènes de brouillard y abondent et, comme dans *Le rivage des Syrtes* de Julien Gracq, sont apparentes à l'imprécision et à l'ambiguïté qui caractérisent les personnages, leurs motivations et leurs actions, et à l'incertitude dans laquelle ils vivent.

Étais-je déjà venu dans ces parages ? Je ne pouvais l'affirmer. Tout ne m'y était pas inconnu mais j'avais l'impression qu'un brouillard s'était emparé de ma mémoire, semblable à celui qui, quelques heures plus tôt, avait occulté le paysage. (p. 27)

Les mots opaque, opacité, s'opacifier apparaissent à quelques reprises sous la plume de Roland Bourneuf et l'obscurité vient souvent accentuer l'impression de perplexité du rêveur ou du visionnaire, comme des protagonistes, d'ailleurs, car non seulement le narrateur s'inter-

roge sur la fidélité de son récit, mais les personnages eux-mêmes errent dans des lieux où ils semblent être *en reconnaissance*, où ils paraissent chercher plus ou moins consciemment quelque révélation sur leur destin. Tout s'estompe vite cependant, le ciel s'obscurcit, la vue faiblit, jusqu'à la cécité quelquefois, et le mystère persiste. Le chercheur dépité sent peser sur lui une fatalité qui s'oppose à ce qu'il découvre la vérité. Dans *La requête*, qui, comme *L'empire vague*, rappelle l'atmosphère du *Procès* de Kafka, un homme s'adresse à des fonctionnaires pour obtenir des renseignements le concernant. Il visite les bureaux de l'administration, une employée lui montre son dossier. Il ne trouve pas ce qu'il cherchait et les derniers documents portent une suite d'annotations dans une langue incompréhensible, inconnue. *Le livre du dormeur* montre une épouse essayant de déchiffrer le récit qu'elle trouve dans un petit livre *gris*, près de son mari endormi, et qui raconte la vie de nombreux hommes vivant à des époques et dans des pays différents. Elle s'y perd. « Les phrases mêmes s'embrouillaient comme si elles eussent été mal traduites d'une langue étrangère. Le sens des mots parfois n'était plus très sûr ». (p. 55)

Les paysages jouent un rôle important dans plusieurs de ces visions et la nature y est elle aussi caractérisée par l'ambiguïté et la multiplicité. Roland Bourneuf a une prédilection pour les états intermédiaires, indéterminés, marginaux. Les lieux où circulent ses personnages sont souvent des *zones grises* : plages, clairières, marécages, terrains vagues, remblais, talus. Les règnes végétal, minéral et même animal coïncident dans des passages où il est question de mousses, de lichens, d'herbes. « Je longuai les grands calcaires couchés et j'en caressai les pelages de mousse. » (p. 42) Les coquillages, surtout fossilisés, font le pont entre le monde animal et le règne minéral. L'air et l'eau se confondent dans les brumes.

L'élément qui domine est la Terre, qui a, dans *Reconnaisances*, la présence d'un personnage, changeant, polymorphe, vivant. On trouve dans ces textes de nombreuses notations sur le relief, la nature du terrain. Graviers, terre séchée, pierre pulvérulente, montagnes, pavés, dalles, murailles, ruines de temples, casemates abandonnées et encerclées par le sable, pyramides, marbre, grès, basalte, calcaire, mortier, lave, argile, fossiles, gravats se touchent et se mêlent, témoignant de l'infinie variété des formes telluriques et évoquant l'existence de liens profonds entre la terre et toutes les formes de la vie, y compris la civilisation. Le sable, en particulier, est omniprésent. Dans *Le désert*, un jardin d'abord entretenu avec amour est progressivement envahi par un curieux sable rouge. Dans *Le doigt*, le narrateur

